

XYZ. La revue de la nouvelle

Christian Congiu : directeur de revue et nouvellier

Katia Viscogliosi and Francis Magnenot



Number 49, Spring 1997

Transatlantique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Viscogliosi, K. & Magnenot, F. (1997). Christian Congiu : directeur de revue et nouvellier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 7–14.

Christian Congiu : directeur de revue et nouvellier...

Katia Viscogliosi et Francis Magnenot

Christian Congiu est né en 1954, à Meknès, au Maroc. Écrivain, président de l'association L'Entaille, professeur de lettres, il est aussi directeur de la revue française Nouvelle Donne. Il a à son actif de nombreuses publications de nouvelles dans différentes revues et dans plusieurs journaux ainsi que quatre livres dont deux recueils de nouvelles : *Fuir le bonheur* et *Dans la cour des grands*.

Qu'est-ce qui a motivé, pendant dix ans, cette volonté de tenir un magazine littéraire « à bout de bras » ? Quelle en était la nécessité ?

Le dégoût de l'hypocrisie qui entoure la littérature en France et notamment la nouvelle. Je voudrais d'ailleurs dire, en préambule, que les réponses à cette interview n'engagent que moi. D'autres membres de l'équipe, heureusement, n'ont pas les mêmes raisons, les mêmes motivations que moi... J'ai mis du temps à le comprendre, mais le problème de la nouvelle, en France, n'est pas littéraire. Il vient essentiellement du fait de la paresse d'un petit nombre de gens au « pouvoir » (littéraire, s'entend). Les médiocres littéromanes qui « font » la littérature en France serinent depuis des années que « la nouvelle ne se vend pas », qu'elle a beaucoup d'admirateurs et peu d'acheteurs, etc. Je pense, moi, qu'il s'agit de décision, de moyens mis en œuvre, de volonté et d'obstination. Les discours *laudateurs* autour de la nouvelle (« la nouvelle est un genre difficile », « la nouvelle est un bijou ciselé », etc.) sont délétères, en réalité. Les « amoureux de la nouvelle » en ont fait un genre délicat, rare, d'élite. Les amateurs de science-fiction, par exemple, qui font moins de chichi, ont de nombreuses anthologies de nouvelles, eux...

Je dis, depuis dix ans, qu'il existe des nouvelles pour tous les goûts : des nouvelles « coup de poing », des nouvelles courtes, des longues, des ratées, des violentes et des intimistes. Et qu'elles devraient être partout dans le paysage éditorial et pas seulement dans des « collections » : elles ont leur place dans un quotidien comme *Le Monde*, dans un hebdomadaire comme *Le Nouvel Observateur* ou *L'Express*, dans un magazine de mode, dans un magazine de télé, etc. Par exemple, il est étrange que les éditeurs veuillent à tout prix publier des inédits alors qu'il faudrait revenir à cette formule du passé où le livre était la compilation de textes parus dans les gazettes, donc connues du large public, lequel avait le plaisir de retrouver les textes qu'il avait appréciés, mais sous une forme plus périssable que le livre. Cet été, *Le Monde* et Gallimard se sont associés pour créer quelque chose d'approchant, en publiant chaque semaine une nouvelle de polar — d'auteurs connus — et en les réunissant, à la rentrée, sous forme de livre. Est-ce un bon signe ?

Mais en vérité, depuis des années, *on* a retiré la nouvelle de tous ces supports grand public — la plupart du temps pour insérer des pubs ou des programmes de télé — et *on* voudrait qu'elle se « vende ». Il y a là un hiatus et une hypocrisie. Nous, nous avons décidé de la positionner le plus possible dans un circuit large. Et nous croyons à ce schéma simpliste : pour qu'on la voie, il faut qu'elle soit visible. Pour qu'elle soit visible, il faut qu'elle soit en kiosques. Pour qu'elle soit en kiosques, il fallait un magazine. Dont acte.

Comment cela s'est-il passé ?

Dans la douleur, souvent. Mais dans l'ensemble, notre obstination paye : nous avons dépassé un cap (un peu moins d'un tiers des cinq mille exemplaires distribués en kiosques est vendu... Et nous avons nos fidèles abonnés).

Est-ce que les gens vous ont rejoint facilement ? De quels horizons venaient-ils ?

Nombreux sont ceux qui sont passés à l'association. En général, ceux qui restent tiennent pendant trois, quatre ans.

Après, ils se lassent et préfèrent s'occuper de leur propre existence, de leur propre écriture, surtout. C'est un trop grand investissement personnel, cette gratuité, cet effort constamment renouvelé. Alors, oui, on nous rejoint assez facilement. Mais pour ce qui est de rester... Actuellement, nous sommes un noyau dur dont on peut espérer qu'hormis la mort, rien ne pourra nous faire dévier *même si le projet changeait encore une fois d'aspect*.

Mais cela sera difficile pour nous quatre, cinq ou six et il y aura d'autres venues et d'autres abandons. Ceux qui nous rejoignent sont essentiellement des lecteurs — ou des auteurs — qui, par un coup de téléphone ou par une lettre, ont été contactés. Ou bien à propos d'un texte qu'on pouvait publier ou qu'au contraire on refusait. Ou bien encore à l'occasion d'un salon. Nous discutons beaucoup et sommes ouverts à toute proposition. Ainsi, les gens s'aperçoivent que nous ne sommes pas une équipe fermée, mais que nous sommes à l'affût de nouveaux talents, de nouvelles volontés, constamment. Nous n'avons aucunement cet aspect fermé de certains cénacles repliés sur leurs façons de voir et qui n'acceptent pas autrui. D'ailleurs, l'évolution actuelle du magazine prouve que certains savent saisir l'opportunité d'organiser un numéro et de nous le proposer : cela a été le cas de Chantal Portillo qui a mené le numéro 9 avec un grand brio, de Delphine Lebensart pour une partie du numéro 10, de Michel Leydier et Francis Mizio pour l'excellent et très fort numéro *Polar* et de vous, Katia Viscogliosi et Francis Magnenot, pour le numéro *Québec*... Devenir notre partenaire pour les numéros à venir reste possible (thèmes : « Musique et Chanson », « Mer », « Science-Fiction et Fantastique », « Francophonies ». Envoyez articles, nouvelles et propositions)...

Brigitte Niquet, qui est à présent la rédactrice en chef, est une personne qui a su prendre ses responsabilités dès son arrivée. Pourtant, elle est un auteur que j'avais contactée pour lui demander l'autorisation de transformer une de ses lettres en article... Nous avons discuté de tout et de rien, de nouvelle et

de littérature, de courage éditorial et de faiblesse des bénévoles. Et puis elle est venue, elle est restée et, s'il en est une qui connaît l'association à fond, c'est bien elle... D'ailleurs, vous pourriez l'interviewer à ma place, vous savez.

Beaucoup d'auteurs donc, mais de métiers différents. S'il y a pas mal d'enseignants parmi nous, nous ne sommes en aucun cas un groupement pédagogique et certains de l'équipe (journaliste ou photographe) ne se gênent pas pour se gausser de certaines habitudes *scolaires* qui pourraient déteindre. Cela exprimé, nous avons un spécialiste en gestion informatique, un directeur de la photo, un pigiste de presse, un sans-emploi, des professeurs de lettres. Et ils ne sont pas tous parisiens : deux sont à Lille, deux du côté de Lyon, un au Mans... Nous avons des *correspondants* aussi bien en Belgique qu'en Allemagne, au Bénin et au Cameroun qu'aux USA... Et bientôt au Québec. Des univers différents, donc.

Les objectifs de départ ont-ils été atteints ?

Oui et, bien sûr, non. Oui, dans la mesure où nous avons réussi à faire ce que nous voulions, le *produit* dont nous rêvions. Oui, parce que nous réussissons à tenir (n'est-ce pas Lénine qui a dit : « Celui qui vit a raison... »). Non, parce que dans le projet — fou — initial, il y a au moins quinze mille lecteurs réguliers. Nous en sommes à mille cinq cents.

Par ailleurs, aviez-vous un parti pris esthétique quant à la forme de l'objet magazine ?

Heureusement. Il faut que le magazine soit le plus accessible possible, qu'il ne trahisse pas le texte, mais qu'il tienne compte de la plus grande lisibilité de la presse. Nous sommes toujours à la recherche d'un équilibre entre la nécessité *archaïque* de valoriser le texte pour lui-même et l'œil *moderne*, habitué au « pitonage », à la zébrure et aux flashes.

Quelque chose s'est-il modifié en France dans le paysage littéraire depuis la création de Nouvelle Donne ?

À quel niveau ? On parle un peu plus de la nouvelle, sans doute. Mais ce n'est pas que grâce à nous. Il y a aussi *Brèves*,

L'Encrier, L'Encrier renversé (à ne pas confondre, ni dans leur titre ni dans leur identité), *Harfang, Sol Air*, etc. J'en oublie mais, pour en savoir plus, vous pouvez vous référer à l'excellent guide des revues de nouvelles que Michel Leydier a constitué sur quatre numéros de *Nouvelle Donne*. Ou bien à celui du Calcre, qui ne concerne pas seulement les nouvelles mais aussi les essais, la poésie, etc. (BP 17, 94400 Vitry, France). Il y a eu *Nouvelles Nouvelles* qui a marqué son époque avant de se saborder... Il y a aussi des salons et des concours qui meurent et d'autres qui voient le jour (rares sont ceux qui durent, comme Palaiseau ou Saint-Quentin). La plupart des auteurs que nous avons publiés l'ont été par la suite chez d'autres éditeurs : Xavier Bazot, Fatima Gallaire, Jean-Pierre Cannet, Francis Mizio, Agnès Kédim, moi-même...

Mais, voyez-vous, il y a de grandes constantes — négatives : d'une part, les critiques littéraires ne savent pas parler des recueils de nouvelles (donc les éditeurs refusent de publier quelque chose dont *personne* ne va parler); d'autre part, dès que quelqu'un parvient à quelque chose, il s'empresse de rejoindre le tout-venant, ce qui se fait depuis des années, au lieu de garder son identité. Pour ne prendre qu'un exemple, voyez l'évolution du *Serpent à Plumes*. Cette revue s'était spécialisée dans la nouvelle (mais attention : la nouvelle étrangère, de *grands* noms traduits...); ensuite, ils sont passés éditeurs. Que croyez-vous qu'ils publient aujourd'hui ? Des romans. Et des romans traduits, bien sûr. Ils ont techniquement et commercialement raison (seul celui qui vit a raison, a dit Lénine, je crois) et je n'ai pas de morale ni de reproche à faire, mais que devient la nouvelle, là-dedans ? Trop souvent, on a l'impression, comme l'a pu dire et écrire René Godenne, que les gens se servent de la nouvelle plus qu'ils ne la servent. Et après, on feint de s'étonner que rien ou pas grand-chose ne change.

Êtes-vous au fait de ce qui se passe dans d'autres pays francophones ?

Non, pas vraiment. En fait, il y a bien des actions sporadiques qui nous informent sur tel ou tel auteur, tel ou tel aspect, mais je n'appelle pas cela une véritable connaissance. Dans les

pays d'Afrique francophone, ce que l'on sait, c'est que l'édition y est très rare, très difficile, très artisanale et que, lorsqu'un concours demande des nouvelles tapées à la machine, peu de candidats peuvent y participer parce qu'il y a peu de machines, peu de papier, peu de photocopies. Ce que j'en dis ici, je ne fais que le répéter après l'avoir entendu de nombreuses fois, notamment lors du concours de nouvelles de Palaiseau, qui est un concours tourné vers la francophonie, mais où ladite francophonie est peu représentée (au fait, voici l'adresse, pour l'année prochaine : Service culturel de la Mairie de Palaiseau, BP 6, 91 125 Palaiseau).

Plus précisément, entre la France et le Québec, y a-t-il des points communs, ou des différences marquantes ?

Je ne veux pas généraliser, mais ce que je sais du Québec, c'est qu'ils ont une langue à défendre ; les éditeurs et les demandeurs de subventions sont donc très à l'affût des auteurs du cru. En France, il y a une mode ou, du moins, un mode de fonctionnement, qui défavorise les débutants français, voire de langue française. Cela est économiquement compréhensible, d'ailleurs : les aides à la traduction foisonnent mais, surtout, pour un éditeur, il est moins onéreux de profiter d'un auteur étranger déjà connu, déjà « filtré » que de lancer un auteur français.

Nouvelle Donne a un comité de lecture qui sélectionne les nouvelles à paraître (Nouvelle Donne s'est donné comme règle de conduite de motiver ses refus en répondant personnellement aux auteurs). Mais, concernant les textes publiés : agissez-vous comme éditeur ou comme vitrine ? À savoir : un éditeur qui flaire derrière un texte publiable (même s'il n'est pas vraiment abouti) une véritable écriture, s'implique dans la maturation de l'auteur, alors qu'une vitrine se contente d'exposer.

Je pense sincèrement que nous agissons dans les deux sens. Bien sûr, nous sommes avant tout une vitrine — et une vitrine importante par rapport à la diffusion traditionnelle de notre type de contenu — mais aussi nous nous efforçons de pousser les auteurs à la réflexion, à la maturation. Réflexion par le biais des articles de fond sur un problème spécifique (ateliers d'écriture, la réécriture dans l'optique du rapport apprenti-guide, historique de la

nouvelle) et d'entrevues avec des auteurs (nous essayons de les faire parler sur ou autour de l'écriture et non, comme c'est trop généralement le cas, sur la vente de leur livre ou sur la guerre au Rwanda). Maturation parce que nous nous donnons le devoir de commenter le plus possible l'œuvre après sa lecture par au moins trois personnes. Il faut préciser que nous conseillons aux auteurs telle ou telle retouche sur leur texte. Généralement, ces retouches sont faites par l'auteur. Mais ce n'est pas un diktat : si le texte est pris par le comité de lecture, l'auteur est responsable de son texte et il peut ne pas tenir compte de notre avis. Parfois, pourtant, il arrive que notre note de lecture soit du genre « publiable à condition que... ».

Ne pensez-vous pas qu'en jouant un rôle d'éditeur, on s'offre la possibilité de « mettre au monde » de véritables écrivains, et par là même d'intéresser un public plus large, au delà des « professionnels » : jeunes écrivains, profs, bibliothécaires, etc. ?

Oui... Et c'est le véritable intérêt : toucher le vrai lectorat. Notre vocation, c'est de donner à lire et à découvrir à des gens qui sont curieux de voir la littérature d'aujourd'hui, telle qu'elle se fait, presque au jour le jour. Nous avons, par exemple, établi des relations avec des classes de collèges, des classes de lycées ou des clubs de lecture qui deviennent, pour un trimestre ou pour toute une année, un comité de lecture-*bis*. Dans notre n° 8, nous publions le choix d'un de ces *comités*, une classe de collège, sans qu'il y ait eu veto de notre propre comité.

Un autre but différent de celui du début s'est-il dessiné ?

Je ne le pense pas. Je suis un monomane. Je creuse le même sillon et j'avais une idée assez précise de ce qu'il fallait faire lorsque j'ai commencé. Ce qui a changé, c'est la connaissance des rouages de ce ventre mou que sont la critique et la littérature françaises.

Comment envisagez-vous les dix prochaines années ? Où voudriez-vous en être dans dix ans ?

La nouvelle va connaître un essor grâce au fait que, depuis quinze ans, les ateliers d'écriture dans les classes, les salons littéraires (même ceux qui ont fermé), les nombreuses et de plus

en plus voyantes revues, ont atteint des personnes qui arrivent à l'âge adulte et vont enfin reprendre les rênes. Un des drames de la nouvelle était qu'elle était complètement esquivée depuis des années dans les manuels scolaires. Ce n'est plus le cas. Déjà, quelques maisons d'édition ont senti l'évolution (dernièrement, chez Hachette, « Courts Toujours », une collection pour adolescents et adultes, a vu le jour... Et ils y publient des auteurs contemporains, tels que Annie Saumont, Hervé Le Tellier, Jean-Noël Blanc, François Coupry, Gilbert Lascaut, Annie Mignard, Jacques Jouet). Il y a de nombreuses raisons de croire que cela marchera.

Nouvelle Donne ne sera pas étrangère à l'évolution parce que nous marquons l'esprit des gens (« tant d'obstination, tant de sacrifices ou tant de folie... cela doit bien signifier quelque chose »). Lorsque nous aurons un *concurrent* issu de chez Gallimard, Hachette ou Filipacchi, alors nous aurons gagné. Lorsque le gros commerce s'approprie une idée, c'est que les précurseurs ont gagné.

J'espère aussi convaincre suffisamment de gens dans l'équipe et hors de l'équipe pour passer mensuel (à 15 ou 20 francs) et tirer à dix mille exemplaires. Notre prochain objectif, c'est la couverture en quadrichromie.

Avec tout ça, quand trouvez-vous le temps d'écrire ?

Justement, il faut que je vous quitte. J'ai un chef-d'œuvre sur le feu...

Bibliographie sélective de Christian Congiu

Fuir le bonheur, nouvelles aux Éditions Guy Épaud, avant-propos d'Andrée Chédid.

Le dernier des minotaures, trilogie, préface de Pierre Silvain, chez Hors-Commerce.

Théo, tueur de chats, Éditions de la Loupiote (en « duo » avec Jean-Bernard Pouy).

Dans la cour des grands, nouvelles, Éclats de lire, K7-audio, L'Entaille.

- Titres disponibles au magazine *Nouvelle Donne*, BP 25, 95121 Ermont Cedex. Télécopieur : (16-1) 34 15 80 71.